

« ...Il était un monde »

Madeleine Monette

Volume 38, Number 5 (227), October 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32491ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Monette, M. (1996). « ...Il était un monde ». *Liberté*, 38(5), 30–40.

MADELEINE MONETTE

« ...IL ÉTAIT UN MONDE* »

Bello la tenait par la main. Ayant quitté le pont et traversé le vieux quartier dans la poussière blonde du soir, ils marchaient vers les grands immeubles d'habitation qui se hérissaient par grappes dans un paysage désolé, sans qu'elle pût oublier un instant que leurs paumes se touchaient, peau rêche de l'un dans la peau moite de l'autre, la nouveauté de la sensation la troublant, rompant à tout moment le fil de ses pensées.

À la blague, mais avec un fond de sérieux, elle a mentionné un motel perché au-dessus des voies rapides, puis un autre étranglé par les rubans gris des échangeurs, où elle rêvait de se retrouver avec lui lorsqu'elle était adolescente, au lieu de se rouler dans de froids lits d'herbe, de s'entortiller sur les banquettes arrière des voitures, de se presser dans l'ombre des piliers du pont.

Navré... a répondu Bello, mais ces palaces avaient été achetés par la ville pour loger des familles dites en transition, qui languissaient dans des chambres sans coin cuisine, tandis que les gamins jouaient dans les halls parmi les fauteuils prétentieux, les lustres clinquants et les tapis effilés, le curieux spectacle qu'ils offraient !... Par contre, il était temps que Milly vît son méchant voisinage de plus près, parcourût ces terrains découverts qui

* Extrait de *La Femme furieuse*, roman à paraître.

depuis le pont semblaient des espaces arides, sans rien de la campagne ni de la ville, mît le pied dans un de ces bâtiments anonymes pour le sentir battre du dedans, passât de l'autre côté des façades uniformes des poulaillers... n'était-ce pas ainsi qu'on disait à l'époque parmi ses amis, les « poulaillers de la rive ouest » ? Il n'attendait la visite d'aucun de ses enfants et petits-enfants ce soir-là, ils seraient donc seuls dans son appartement avec leur secret, sans avoir l'impression de le voler à quiconque. Et puis, Milly comprendrait mieux pourquoi il n'était jamais parti, ce qui l'avait retenu là malgré le salaire décent qu'il gagnait. Peut-être croiserait-elle quelques-unes de ses voisines, qu'il appelait pour plaisanter « les femmes de sa vie » ? peut-être sentirait-elle avec lui le désastre qui menaçait, si chacun désertait dès qu'il se sentait libre, assez en argent pour penser à soi ? Sa fille Justine voyait de l'arrogance dans son refus de déménager, de se rapprocher de ses enfants dans de meilleurs quartiers, aux maisons plantées le long de vraies rues, et elle avait en partie raison. Il n'avait rien à faire des aspirations des autres, mais il y avait plus : il était assez attaché à son monde pour vouloir le préserver. De cela il s'était aperçu au début de son mariage, quand son immeuble avait commencé à se dégrader, son entourage à s'infester de petits criminels... Ce qu'ils pouvaient voler pour s'acheter ce qui leur faisait plaisir ! jusqu'aux ventilateurs du toit qu'ils avaient démontés pièce par pièce, pour en revendre l'aluminium au poids. Il n'y avait pas de serrures ni de chaînes assez solides pour eux, de sorte qu'ils allaient et venaient comme dans des moulins, s'appropriaient tout ce qui leur accrochait l'œil, et la lutte continuait plus féroce que jamais. Puis il y avait eu le suicide d'une ancienne compagne d'école qui, à dix-neuf ans, avait déjà trois enfants dont les pères avaient pris le large, le suicide de Florence sous les yeux

de sa petite famille, aiguille abandonnée dans le bras et seringue remplie de sang. Puis, deux mois plus tard, le départ trop prévisible de sa femme Roseline, qui lui avait dit de s'occuper des petits, qu'elle n'était pas faite pour ça. Oh, il avait eu de l'aide, la plupart des voisines étaient des mères seules qui pouvaient toujours prendre un enfant de plus, veiller sur un groupe de gamins comme sur un banc de poissons aux mouvements contenus. La force de caractère qu'elles avaient ! devant leurs mille petites exigences et leurs mains tendues, leurs fantaisies insatiables. Lui en échange laissait sa porte ouverte tous les soirs, Milly voyait-elle ? Il avait besoin maintenant de ces jeunes frimousses barbouillées, qui se pointaient chez lui avec une peluche contre la poitrine, demandant à se faire endormir. L'homme séparé avait quand même un fond de fidélité, mais tous les attachements n'étaient pas égaux, elle le savait bien. On faisait de son mieux pour garder les bras ouverts, et la passion naissait rarement du secours mutuel. Avec elle c'était autre chose, puisqu'ils n'avaient pas à se protéger l'un l'autre...

Bello mêlait tout, trop heureux de l'emmener de ce côté-ci de la rivière. Dans son ardeur foisonnante, il ne se rendait pas compte qu'il les forçait presque à courir, à suivre le rythme effréné de ses pensées. Plus les immeubles roux grandissaient devant eux, plus il lui broyait la main à son insu en se dispersant dans ses explications volubiles, et Milly souriait, magnétisée.

Sur les bordures de gazon battu des trottoirs, dans les champs parsemés de buttes terreuses et les lots vacants où des bouquets de chiendent repoussaient les pierres, partout des tessons de bouteille formaient des lits scintillants à perte de vue, pailletaient les dessous de la verdure mais à distance seulement, qui serait allé se déchirer là les chaussures ou la peau ? (...)

Dans la cité aménagée en cercles concentriques, Bello habitait un des immeubles de la périphérie, moins hauts que ceux du centre qui faisaient seize ou vingt étages, mieux entretenus aussi et moins dangereux. On progressait vers l'intérieur comme dans la profondeur d'une forêt, où les menaces se multipliaient selon Bello : les revendeurs gardaient les portes d'entrée, les prostituées travaillaient sur les toits, les tireurs à l'affût se promenaient en voiture à la recherche de leur cible, les policiers tantôt offensaient tout un chacun avec leurs fouilles sans motifs, tantôt ne venaient que ramasser les dégâts. Mais ailleurs il y avait pire, car là au moins les résidents continuaient de se plaindre, ils ne pliaient pas l'échine. Et en ville c'était du pareil au même, une seule rue séparant souvent les petits-bourgeois des assistés, les marchands de glaces des fourgueurs d'armes, l'aisance du malaise. Ce n'était pas pour rien que les chauffeurs de taxi s'y arrêtaient pile, ils n'entraient pas dans les champs de mines.

Retenant leur souffle, Milly et Bello ont traversé tête première un boulevard limitrophe sans feux de circulation, où les voitures filaient sur six voies à des allures d'autoroute et découpaient l'air en tranches fines, cauchemar continu des parents. Ils se sont embrassés avec bonheur, comme pour se féliciter d'être encore vivants, avant de s'engager dans une allée piétonnière. Déjà le décor s'animait, des femmes enceintes manœuvraient des poussettes, des cyclistes zigzaguaient entre les promeneurs, des enfants pétulants criaient en se pourchassant, des adolescentes friandes de connivences bavardaient en groupe, lèvres écarlates et longues franges frisées sur les yeux, des locataires ramassaient les détritiques au bout d'une pique, arborant un badge de la taille d'une soucoupe. De loin en loin, des garçons étaient juchés sur les sièges de bancs aux lattes brisées et

poreuses, qui faisaient l'effet d'épaves centenaires. Au large dans des jeans troués d'où sortaient de gros genoux lisses, car de simples fentes d'usure n'en auraient pas dit assez, ils regardaient de haut les occupations des leurs, avec une lenteur plus volontaire qu'indifférente. En plus des petits, il y avait tant de filles et de femmes que c'en était frappant, à croire que ces garçons n'attendaient que l'occasion de disparaître à leur tour.

L'architecture du complexe était monotone et trapue, tout simplement énorme, elle enveloppait près de huit mille personnes, petite société qu'on imaginait défensive et taciturne, d'une triste discrétion à cause du caractère surexploité des lieux, où tout semblait aller. Bello avait déjà croisé quelques connaissances, dont il avait raconté aussitôt les histoires à Milly, désireux de tout lui dire d'un coup, de l'entraîner vite au milieu de ses préoccupations. Il y avait Chantal, qui à son arrivée avec son mari allaitait en balayant les couloirs, une bouche toujours pendue à son sein, mais qui était veuve maintenant et habitait seule à quarante ans avec ses petits-enfants. Il y avait Élodie, qui avait longtemps vécu en nomade avec ses jumeaux, pour échapper aux assauts de son père enfin décédé, et qui venait d'obtenir l'appartement juste au-dessus de Bello, où ses meubles restaient posés en vrac sur les grands planchers, dans le même désordre qu'au jour de l'emménagement. Il y avait Alanis, qui s'était éprise du voisinage à mesure qu'elle accouchait de ses trois fils, allant jusqu'à entraîner Bello et d'autres parents à former un cordon en travers du boulevard, à s'offrir en chair à pare-chocs pour exiger l'installation de feux. Il y avait Corinne, sur ses talons hauts à toute heure du jour, qui gérait trois immeubles à coups d'embrasades et de jurons, sans craindre de se faire des ennemis, confondait les questions de sécurité et d'hygiène, confisquait les couteaux de poche et envoyait les femmes à leur

vaisselle avec la même assurance, aussi abrupte qu'une mère regardant derrière vos oreilles, à moins qu'elle ne quêtât des confidences, en affirmant que la décence n'était qu'une moitié d'idéal...

Visiblement, Bello avait du mal à choisir parmi un fouillis de révélations possibles. (...) De temps à autre, sans craindre de se faire voir avec Milly, il se serrait tant contre elle qu'il devait marcher de côté, semblait reculer pour mieux l'attirer vers lui, en mettant les mains sur la naissance dénudée de ses seins, là où ça enflait le long des côtes avant de s'alourdir d'abondance, ses doigts frôlant la chair sensible de l'aisselle. Alors il s'emparait du regard de Milly, où il cueillait toujours le même aveu, car elle avait terriblement envie d'un de ses seins dans sa bouche, elle le lui aurait donné là tout de suite, au milieu de ces gens qui prenaient l'air du soir, et tant pis pour les cœurs chastes !

L'immeuble de Bello tournait presque le dos à la rivière et au vieux quartier, pour donner sur les pleins soleils du sud. Milly et Bello étaient plus qu'à mi-chemin, quand de grosses voix d'après la mue ont fusé d'un parc de stationnement niché entre des talus. Bello a fait un léger crochet avec Milly, ni alarmé ni pressé, pour aller voir ce qui se passait. À tour de rôle, des adolescents essayaient de grimper sur une automobile en courant, de passer d'un pare-chocs à l'autre comme ils auraient monté et descendu un monticule, glissades à plates semelles sur la lunette arrière et bref triomphe sur le toit, bras perçant le ciel.

L'un d'eux a lancé un « Hé Bell-llo ! » puissant, en savourant les sons liquides de ce surnom. Bello l'avait hérité de sa grand-mère qui s'exclamait cent fois par jour devant lui, après avoir plongé les mains dans son tablier et s'être penchée sur ses boucles noires : « Che bello ! Ma che bello ! » Il les a observés encore un moment, puis a

demandé sur un ton neutre à qui était la voiture. « À Sammy... » a répondu un autre, avec un coup de tempe dans la direction d'un jeune spectateur efflanqué, qui riait d'une fierté nerveuse au centre de la fête. Alors Bello a fait demi-tour, en levant derrière lui la main pour saluer la bande.

On se trompe sur leur compte, a-t-il confié à Milly, comme soucieux de lui dévoiler un autre aspect de lui-même. Ces garçons aiment moins les choses que l'excitation de les acheter, la fantaisie de les posséder. Ils ne protégeraient rien sauvagement, ils ne veulent rien conserver. C'est leur façon de rester au-dessus de leurs affaires, d'être plus fins qu'on pense...

*

Avant peu, Bello a pointé le menton vers un petit perron de ciment, pareil aux autres avec ses deux marches et sa rampe de métal brune. Ils étaient arrivés. Près de l'entrée, sur un des carrés d'herbe pelés qu'enfermait inutilement une chaîne basse, juste bonne pour vous faire trébucher, des enfants dansaient aux sons d'un magnétocassette, long tube noir posé sur une chaise de cuisine. Leurs membres délicats défaisaient à demi les figures, ou les chargeaient d'improvisations folles, ou les exécutaient avec brio. Une fille et un garçon d'une quinzaine d'années poussaient dans la ronde les derniers récalcitrants, les plus timides ou les plus renfrognés dont les corps avides de gaieté commençaient à se déhancher en cadence, comme si on les avait peu à peu déficelés.

C'était l'anniversaire d'un petit qui venait de perdre un frère et un cousin, a expliqué Bello, l'air de dire que ce divertissement n'était pas une mauvaise idée. Quant aux rythmes battants qui montaient vers les fenêtres ouvertes à la fraîcheur du soir, ce serait leur musique

d'ambiance toute trouvée tant qu'on ne mettrait pas ces danseurs au lit.

Lui et Milly ont bifurqué d'un même pas léger, partenaires menés par un seul désir. Ils approchaient du perron lorsque des enfants ont adressé à Bello un signe discret de la main, d'un petit bonheur contenu, car ils étaient intrigués par Milly qu'ils regardaient par en dessous et de travers. Au pied de l'escalier, Bello a pris Milly fermement par la taille pour la faire passer devant, avec une assurance d'homme recevant chez lui.

Il a poussé pour elle la porte découpée par un carreau de verre armé, qui aurait pu donner accès à une ancienne école. Dans un coin sombre du vestibule aux murs en blocs de béton, un garçonnet à genoux finissait de dégager un des blocs en grattant le mortier, pour pratiquer une manière de trou de souris. Aussi appliqué qu'absorbé, sûr d'avoir la paix tant que la musique tournait, il a tressailli des pieds à la tête en entendant son nom, gredin traversé par une décharge électrique l'envoyant danser en l'air, bouffon malgré lui. Milly a dû se retenir de rire, stupéfaite par l'emportement de Bello. Déjà il s'informait de la mère et de la grande sœur qui auraient dû garder l'enfant, pressant dans ses mains les doigts menus qui tenaient non pas un objet pointu mais une clé, celle de l'appartement familial et quelle autre ? puisqu'on l'avait laissé seul dehors.

Tu n'as rien de mieux à faire ? Pourquoi ne pas aller pratiquer le wop ou le jerk, pour devenir un bon danseur ? Toutes ces mites et ces termites au travail, tous ces casseurs qui s'attaquent à leur maison, qui s'écroulent eux-mêmes !... Moi, je n'en peux plus de voir ça.

Pour les chats ! c'est pour les chats !... a répété le garçon au bord des larmes en fixant Bello droit dans les yeux, honteux mais sans peur, prêt à disparaître dans

une étreinte qui ne pouvait plus tarder. Je taille une porte pour les chats, parce que personne ne les laisse entrer !...

Évidemment, les chats... Mais ils préfèrent le gazon, la terre... Et toutes les autres bêtes qui vont se croire invitées. Et les pluies qui vont causer des inondations. Et les voisins qui ne veulent pas de trous... Il faut y songer, peser le pour et le contre... a raisonné Bello.

Il a multiplié sans peine les arguments, jusqu'à ce que le garçon parût d'accord avec lui et séchât ses pleurs dans ses bras, puis il l'a mis dehors d'une large paume appliquée sur les fesses, qui a dû faire l'effet d'une caresse. Bello est resté accroupi un moment, son grand dos fermant le reste de son corps, sa nuque frisstée encore plus noire que grise. C'était cet homme qu'aimait Milly, jamais il n'avait changé d'adresse ni de travail, sa vie semblait suivre une ligne droite et mince, pourtant il était un monde.

Il s'est relevé en disant que c'était Clovis et, pendant que l'ascenseur se faisait attendre, s'est enquis si Milly avait déjà vu un enfant lécher le ventre des chats, parce que Clovis aimait les faire ronronner ainsi contre son visage, n'avait encore rien trouvé de plus chaud à embrasser, de plus volontiers consentant. L'année d'avant, il avait réussi à cacher une vingtaine de chats errants dans une des remises vides du sous-sol, les avait nourris et nettoyés tant bien que mal, indifférent aux odeurs qui fermentaient à proximité des chaudières. Un jour, il s'était enfermé par mégarde et avait jeté l'immeuble dans le désarroi, donnant à croire à une escapade ou à un enlèvement, jusqu'à ce que son meilleur ami l'eût sauvé de là sans le savoir en trahissant son secret, inquiet du sort des animaux en son absence... Ne fallait-il pas avoir de drôles d'imaginations de l'amour, a réfléchi Bello à haute voix, en passant le dos de l'index entre les boutons du gilet de Milly, langue d'enfant sur

un ventre rose et duveteux. Ne fallait-il pas être en mal d'affection pour découvrir sa sensibilité, son corps dans la tiédeur abandonnée d'un animal ?

Les parois de l'ascenseur, plusieurs fois repeintes pour couvrir les graffiti, semblaient enduites d'un mastic frais et collant. Ailleurs, a dit Bello en voyant que Milly s'enserrait dans sa jupe, les cabines étaient souvent délabrées, leurs murs rongés d'une lèpre multicolore, on y entraît à reculons en se sentant condamné. Et ce qui pouvait se passer là, dans ces boîtes à l'abri de tout regard, distrayait des jeux terrifiants des gamins qui voyageaient dans la cage, voltigeaient dans les câbles. Ce qu'il avait fallu les surveiller, ces jeunes singes ! pour couper court à leur casse-gueule ! Trop d'enfants s'ingéniaient à mourir, l'air de jouer...

Bello s'était éloigné un peu de Milly, incapable d'être amoureux tandis qu'il se rappelait quelque horreur. C'était là sur son visage, une vague petite forme au crâne et au ventre vidés, une peau éclatée sans les os et aplatie comme sous un fer, si puissante et sûre la mécanique, si distraît le suicide. Cet homme était à peine plus grand qu'elle, assez fort d'épaules et de poitrine mais sans muscles définis, d'une épaisseur plus confortable que virile. Rien de tranchant, il n'y avait rien d'anguleux ni de sec chez Bello, et ses accès de sensibilité n'étonnaient pas.

Elle revenait se tasser contre lui pour le réconforter, lorsque l'ascenseur a hoqueté et la porte a coulissé, dans un grand bruit rouillé mais coupant. Ils n'étaient encore qu'au cinquième. Une femme est entrée, cheveux rouges taillés en balai et paupières tendues de papillons noirs, qui les a regardés d'un œil mauvais. La peau flasque du visage, qui accusait les soixante-dix ans environ, contrastait avec le casque bourgogne. Avant de ressortir à l'étage suivant, elle a considéré Milly en faisant non de la

tête, comme pour dire : la pauvre. Que lui as-tu fait à celle-là ? a demandé Milly, d'une charmante humeur que rien ne pouvait ombrager.

Je ne suis pas le saint de l'immeuble, voilà tout. Je la déçois depuis des années, a dit Bello après une hésitation, tandis que l'ascenseur montait de plus en plus lentement vers le neuvième, s'alourdissait dans les hauteurs. (...)

Dans le couloir, l'éclairage a faibli juste comme ils sortaient de l'ascenseur. Une fillette grimpée sur un tabouret, dans un maillot de corps d'homme qui lui faisait une chemise de nuit, natte noire ébouriffée divisant son dos à la façon d'une nageoire, s'apprêtait à en descendre après avoir dévissé l'ampoule du plafonnier. Affolée à la vue de Bello, son précieux larcin dans un poing, elle a détalé en poussant devant elle le gros tabouret dont les pattes râpaient le plancher, étiraient un grondement de tonnerre.

Je vais rapporter la lumière quand il fera clair, a-t-elle crié sur sa poitrine, la tête penchée pour ramasser ses forces, tandis que ses fesses pointues travaillaient comme des pistons sous le coton mince, je ne peux pas dormir dans la nuit noire, et emprunter n'est pas voler, pas voler !... En faisant basculer le tabouret dans le demi-jour de son appartement, puis en claquant la porte à grand-peine, l'enfant pleurait. Le soleil ne s'était pas encore couché, mais ses peurs n'avaient pu attendre.

Bello a lâché un soupir d'exaspération attendrie. Il savait qu'il n'en aurait jamais fini, et il n'en semblait pas trop fâché. Se disant têtu mais pas cruel, plus égoïste pour l'instant qu'amoureux de cette petite Sacha dont il s'occuperait dès le lendemain, il a serré les épaules de Milly pour la faire changer de direction, l'emmener sans plus tarder chez lui.